

La Compagnie Sept-Épées présente



LES LOGES DE LA VERTU

LEBLON
DE LA
LOGES
GES

de A.L. de Ségogne

ADULTE À PARTIR DE 14 ANS

DURÉE : 1H15



PUBLIC CIBLE : adultes, à partir de 14 ans.

DURÉE DU SPECTACLE : 1h15

DIFFUSION :

ODILE SAGE – D'un Acteur, l'Autre

01 69 49 32 09 / 06 81 91 45 08 / acteur@orange.fr

COMPAGNIE SEPT-EPEES :

71 rue Anne de Bretagne 37130 Langeais

WWW.SEPT-EPEES.NET

EQUIPE DE CRÉATION :

Ecriture et mise en scène: **Anne-Louise de Ségogne** / Scénographie : **Amandine du Rivau**
/ Lumières et régie: Louise Gibaud et Guillaume Lemaitre / Costumes: **Chantal Rousseau et Dalhia Kaynar** / Accessoires: **Muriel Dupin-Guillard**

Avec: **Sonia Fernandez-Velasco, Emilie Hamou, Muriel Marschal, Anne-Louise de Ségogne, Alexandre Rigaud (piano), Alexandre Voisin (contrebasse, banjo)**

SYNOPSIS :

1920. Une loge, quatre femmes y partagent leur quotidien de vie d'artistes. Elles confient leurs amours, leur passé, leurs rencontres. Elles parlent des peintres pour qui elles posent, des hommes qu'elles aiment et de la vie au cabaret. Le grand vide laissé par la guerre qui vient de s'achever fait naître un féminisme balbutiant. Elles gouaillent, provoquent, tâtonnent et interrogent leur époque sur la place de la femme, la jouissance de son corps, l'autonomie contrainte. Puis la sonnerie les appelle en scène devant le Tout-Paris, elles viennent défier la misère et chanter leur gloire éphémère !

REPRESENTATIONS 2014

11/01/2014 : Espace Jean Cocteau, Monts (37)
5 au 27/07/2014 : Espace Alya, Grande salle, Festival d'Avignon (84)
04/10/2014 : Espace culturel des Quatre vents, Rouziers-de-Touraine (37)
11/10/2014 : Centre Culturel Yves Renault, Chambray-les-Tours (37)
15/11/2014 : Espace culturel La Tannerie, Château-Renault (37)
22/11/2014 : NACEL, Chédigny (37)





À LA RECHERCHE DES ANNÉES FOLLES !

Paris, les années 20.

Parisiennes des faubourgs. Artistes, modèles, lappes-la-boue, nini-pattes-en-l'air, petites vertus, grandes égéries.

Un travail de recherche minutieux, étayé par des études actuelles, nous a conduit au travers de la peinture, de la musique et de la littérature vers les femmes de cette époque. Chaque artiste côtoyé, par le biais de son œuvre, nous a offert un croquis de femme particulière, fictive ou historique et a nourri notre imaginaire d'une foule d'artistes bruyants et misérables ! Les femmes du spectacle vivant actuel sont issues en droite ligne de cette culture transmise par le XXème siècle.

La lecture de **Colette** a beaucoup influencé l'écriture des « loges de la vertu ». Ses notes et journaux de tournées nous ont guidé à travers les théâtres de France et nous ont fait rencontrer les femmes du music-hall, leur course permanente au cachet, le rythme effréné des petites danseuses de cabaret courant d'une leçon à une répétition, à une revue, à une minuscule chambre mansardée et froide, avec un repas dans le corps pour une journée de travail. La santé fragile et le vieillissement prématuré de ces laborieuses nous touche, et leur amour de la scène, la nécessité impérieuse d'y être présentes tous les soirs fait écho aux comédiennes du XXIe siècle que nous sommes.

Avec **Dan Franck, Soutine, Modigliani, Apollinaire et Picasso**, nous avons approché les femmes de l'entourage des peintres, modèles immobiles des ateliers glacés, leurs rapports étranges faits de fascination et de camaraderie misérable.

Nous avons observé ces muses qui manègent pour tromper la faim, mettent leur vertu dans leur assiette, et cherchent le rupin à taquiner pour avoir le ventre plein. Nous avons fait la connaissance de Kiki à 12 ans, montrant ses seins pour quelques pièces derrière la gare Montparnasse, et à 23 ans éblouissant Paris de sa gloire scandaleuse avec le violon d'Ingres de Man Ray et le nu couché de Foujita.

Avec **Yvonne Printemps, Mistinguett**, nous avons écouté ces voix plaintives et gouailleuses, comme des petits cailloux qui roulent dans l'oreille, avec l'intonation toute particulière du début du siècle dernier.

C'est **Albert Londres, Frehel et Jehan Rictus**, qui ont attiré notre attention sur les femmes-fleurs de trottoir, qui descendent un par un les barreaux de l'échelle sociale, l'ignorance ou la candeur leur faisant suivre le bellâtre hâbleur. Elles en attendent la gloire et y trouvent le plus souvent une protection compromettante. A l'arrivée, leur pauvreté est telle que Rictus nous les décrit dans une confusion mentale hallucinatoire dans laquelle elles prennent Dieu à témoin de leurs souffrances et de leur dénuement. C'est « le Revenant » qui a inspiré la clocharde des « loges de la vertu », et qui est devenue dans notre spectacle une ancienne danseuse qui fait la manche devant le théâtre avec la crainte d'être rossée par Madame Georges, la directrice qui l'en a chassé.

Peu à peu, nous avons touché de près l'intimité de ces femmes si lointaines et pourtant si contemporaines. Enfouies comme un trésor sous les couches de peintures, les pages jaunies et les voix déformées par l'enregistrement, elles renaissent par bribes, croquées fidèlement, dans les tranches de vie des Loges de la Vertu.



NOTE D'INTENTION

Les loges de la vertu est une écriture fragmentaire, une foule de femmes s'y pressent, anonymes et fictives. Ce sont d'abord des artistes dans leur loge qui évoquent entre-elles leur vie quotidienne, leur intimité physique et sentimentale, les affres du cabaret et des ateliers de Montmartre. Elles s'y habillent, se confient, chantent et cousent, avec humour et gouaille. Quand la sonnerie retentit, elles quittent les loges et, sur le devant de la scène, exécutent un numéro chanté propulsant le public au coeur même du music-hall. Puis l'espace éclate et laisse découvrir d'autres lieux et d'autres personnages qui se découvrent par des monologues : l'ouvreuse qui compte sa caisse dans le foyer et nous raconte la vie des filles-mères au théâtre, la danseuse que son amante a quitté et qui déambule dans ses souvenirs de cabaret, et la clocharde qui monologue avec Jésus-Christ en faisant la manche devant le théâtre. Je me suis appropriée Kiki de Montparnasse pour la faire dialoguer avec des artistes fictives. Entre anecdotes historiques et tout à fait inventées, j'ai, grâce à elle, invoqué toutes les égéries qui pour Etre – être femme, être nourrie, être libre – ont racheté leurs corps à la convention sociale, à la bonne société.

J'ai beaucoup travaillé sur l'énergie de ces femmes, leur humour provocant, et la façon dont elles dissimulent leurs émotions derrière une expression argotique. Ces personnages ne s'apesantissent pas sur leurs épreuves, elles ne sont ni misérabilistes, ni plaintives. Loin d'être psychologique, le jeu des comédiennes-chanteuses doit être actif, énergique, pour nous livrer une émotion brute... et infiniment pudique. Il nous faut aborder en répétitions ce texte, ce regard sur une époque bien particulière, en lui donnant un corps. Il nous faut l'éloigner de ses propres inspirations pour l'offrir aux acteurs par un travail sur le personnage, les voix de l'époque, les corps au cabaret, la nudité.

La musique tient une place prépondérante dans ce spectacle, et les musiciens, compagnons de fortune de ces mères-courage, sont les témoins masculins privilégiés de leur énergie viscérale. Les personnages, accompagnés au piano et à la contrebasse, chantent des loges au devant de la scène, et nous font voyager de la chanson réaliste à l'opérette.

Quand on découvre les notes de tournée de Colette, on pense naturellement à notre vie d'artiste du 21ème siècle, courant les cachets dans l'incertitude du lendemain et faisant face au regard dubitatif de nos contemporains... Malgré les soubresauts d'un système artistique moribond, notre précarité n'est pas si loin de celle de ces femmes, et je ne peux m'empêcher de ressentir une fraternité réelle à leur égard. Quelle place notre époque donne-t-elle à la culture dans notre projet de société et aux femmes-artistes dans le projet culturel ?

Et au-delà... notre société consumériste prévoyant tous nos besoins n'a-t-elle pas éteint nos désirs et oté toute sacralité à notre corps ? Nous a-t-elle confisqué notre Féminisme ?

Anne-Louise de Ségogne



MUSIQUE

Dans ce spectacle hommes et femmes dialoguent par la musique. Un pianiste et un contrebassiste accompagnent les artistes dans les loges ou sur le devant de la scène. Au music-hall, on croise différents univers, l'opérette et la chanson réaliste, parfois plus connus pour leurs interprètes que pour leurs compositeurs : Mistinguett, Fréhel, Yvonne Printemps,... et Gershwin, Scott Joplin, Richard Rodgers, Oscar Strauss...

Nous avons parfois réarrangé certains standards ultra-connus comme Mon homme, en le passant à l'anglais avec un style plus jazzy, ou je cherche un millionnaire avec un rythme plus swing pour permettre une plus grande perception de l'éclat musical des numéros chantés.

J'en ai confié l'interprétation à des chanteuses issues de la variété, idéales pour incarner les modèles musicaux de l'époque, et à des chanteuses lyriques, afin de rendre «ce rien grandiloquent» au cabaret des années folles.

- Je cherche un millionnaire (Marc-Cab et Lima, Nacio Herb Brown)
- My funny Valentine (Richard Rodgers)
- Gosse de Paris (Léo Lelièvre, Henri Vantar)
- Comme un moineau (J. Lenoir - M. Hély)
- Mapple leaf rag, (Scott Joplin)
- The man I love (Gershwin)
- Les nuits d'une demoiselle (G. Breton - R. Legrand)
- C'est un mâle (Charlys)
- My man (A. Willemetz/M. Yvain)
- Je ne suis pas ce que l'on pense (Oscar Strauss)



SCÉNOGRAPHIE

Un couloir, évasé à l'avant-scène, tantôt chemin étroit de la gloire, sous les rampes des projecteurs, tantôt loges presque insalubres, aux lumières crues. Les artistes passent en quelques secondes d'un monde à l'autre, hélées par la sonnerie du labeur.

Au fond, l'éternel rideau rouge semble à la fois porte de la gloire et gouffre qui avale ces femmes. Elles avancent sur un chemin de projecteurs, au bout duquel, le public les attend.

Les loges, de part et d'autre de ce couloir de la vie rêvée. Au mur, de vieux papiers peints usés, quelques photos, vestiges d'une gloire passée. Des glace-maquillage abimées sur lesquelles on a abandonné, épars, poudriers et bijoux de pacotilles. Au détour d'un fard, quelques photos d'un ange poupon attendant le retour de la mère, ou d'une famille laissée au fond d'une province.



A l'avant-scène, le bar du foyer, une étape, à mi-chemin entre le théâtre et la rue, lieu privilégié des confidences.

En présence constante, les deux musiciens, compagnons semi-proches, semi-lointains de ces quatre femmes.





LUMIÈRES:

Nous avons choisi une scénographie permettant de faire coexister des espaces différents, loges, scène, foyer, qui ne doivent pas être reliés entre eux de façon réaliste. Il nous faut donc isoler ces lieux en lumière pour les faire exister et dialoguer entre eux de façon poétique.

Nous choisissons donc une ambiance froide, un peu crue pour les loges et la rudesse du quotidien, en s'appuyant sur les panneaux tapissés, réchauffée par les ampoules à ligament des glaces-maquillages.

Pour les numéros de music-hall, un travail de découpes nous permet de créer un couloir de scène et de faire oublier les loges avec les panneaux tapissés. Et pour rappeler le music-hall et souligner la brillance des numéros, une découpe à iris crée un cercle de lumière dans lequel rentrent les artistes.

Le foyer du théâtre avec son bar et sa table de bistrot sont eux aussi travaillés avec des découpes permettant de mettre en valeur le bar art déco, et de créer une zone confinée et chaude, lieu de partage et de réconfort.

Il nous a semblé indispensable de parler du corps de ces femmes parfois modèles ou parfois nues en scène, certaines scènes ont donc requis un traitement particulier pour faire ressortir la peau, et l'intimité de l'échange.



COSTUMES :

Pendant la Première Guerre mondiale, les femmes se sont mises au travail pour remplacer les hommes partis au front – dont beaucoup ne revinrent pas. Nombre d'entre elles durent continuer à s'assumer seules. C'est le début d'un mouvement irréversible qui engendre l'apparition de la première génération de femmes modernes. Elles portent désormais des jupes courtes et des robes échantonnées, se coupent les cheveux, fument, conduisent, gagnent leur vie...

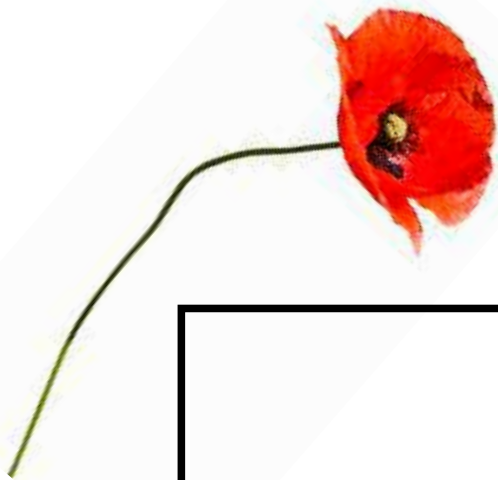
La garçonne, symbole par excellence des Années folles, avec ses cheveux coupés, ses robes raccourcies, sa silhouette tubulaire, est une figure de mode androgyne qui hésite entre

masculinisation et invention d'une nouvelle féminité. Elle incarne, de manière ambiguë, l'émancipation des femmes.

Mais une nouvelle féminité s'invente alors : le cou et la nuque dégagés mettent en valeur de grandes boucles d'oreilles. Sur les bras dénudés scintillent de nombreux bracelets rigides, serrés «à l'esclave» tandis que le mouvement du corps est souligné par de nombreux bijoux fantaisie et broches...

Ce sont les costumes que nous avons choisis pour la scène, l'éclat des numéros chantés. Dans les loges, ce sont les sous-vêtements des femmes du peuple, chemises de jour, culottes bouffantes, cotonnades blanches et bas noirs, qu'elles reprisent, raccomodent en chantonnant.





CONTACT :

DIFFUSION :

ODILE SAGE – D'un Acteur, l'Autre

01 69 49 32 09 / 06 81 91 45 08 / acteur@orange.fr

COMPAGNIE SEPT-EPÉES

71 rue Anne de Bretagne 37130 Langeais

www.sept-epees.net

N° Siret : 439 281 668 00020

APE 9001Z

Licence Entrepreneurs du Spectacles : 3-1068711

La Compagnie Sept-Epées est soutenue par

